

Entretien avec Jean-François Caissy, scénariste et réalisateur de *La Belle Visite*

Michel Coulombe

Volume 28, numéro 2, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN


0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2010). Entretien avec Jean-François Caissy, scénariste et réalisateur de *La Belle Visite*. *Ciné-Bulles*, 28(2), 2-7.



*« Je voulais montrer
le quotidien de ces gens
quand la belle visite
n'y est pas. »*

Jean-François Caissy — Photo: Éric Perron

MICHEL COULOMBE

Il a suffi de deux films, **La Saison des amours** et **La Belle Visite**, pour que Jean-François Caissy fasse sa place dans le monde du documentaire québécois. Diplômé en photographie du Cégep de Matane, le jeune Gaspésien de 32 ans rêvait d'être comédien. Aujourd'hui, il est musicien et cinéaste. Le cinéma, reconnaît-il, lui permet de toucher à tout. Au moment de cette entrevue, il se préparait activement à participer au Festival de Berlin. **La Belle Visite**, le film qu'il a consacré aux habitants d'un motel de la Baie des Chaleurs converti en résidence pour retraités autonomes, allait y être présenté dans la prestigieuse section Forum. Loin de s'en remettre au destin ou de compter sur les autres pour assurer une visibilité optimale à son film, le cinéaste activait lui-même de nombreux contacts afin de tirer le meilleur parti de cette sélection berlinoise. Mais avant de prendre d'assaut l'un des plus importants festivals au monde, Jean-François Caissy savait qu'il avait remporté son pari. Son film, rigoureux, exigeant, sans concession, touche droit au cœur.

Ciné-Bulles: Après avoir tourné de courts essais, vous avez opté pour le documentaire. Pourquoi?

Jean-François Caissy: Le documentaire est arrivé un peu par hasard dans mon parcours. J'habitais la Gaspésie où il y a peu de comédiens professionnels. Rapidement, j'ai vu dans le documentaire la possibilité d'avoir de bons comédiens, des gens qui seraient incroyables à l'écran. Il me permettait aussi de capter quelque chose avec peu de moyens, de manière autonome. Quand j'ai entrepris **La Saison des amours**, je n'avais jamais tourné un plan documentaire. Chez nous, la chasse est une affaire de famille. Mon père est toujours allé à la chasse, comme avant lui mes grands-parents. La chasse est une occasion de réunion annuelle, ce que je ne voyais pas quand j'avais 15 ans. Après que j'ai eu complété une formation en photographie, mon père a insisté pour que je l'accompagne, au moins pour une journée. J'ai découvert un univers fascinant. J'ai vu mes parents et mes oncles autrement et j'ai été ébahi. Ce que je voyais me semblait beau. Il y avait un film à faire là-dessus et il s'est trouvé que c'était un documentaire.

Les chasseurs ont-ils tout de suite accepté votre présence?

La seule condition qu'ils ont posée était de ne pas dévoiler leur *spot* de chasse! Dans le film, chaque fois qu'ils font référence à un lieu, ils changent consciemment le nom pour qu'aucun chasseur gaspésien ne puisse l'identifier.

Quel type de financement avez-vous obtenu pour La Saison des amours?

J'ai demandé des bourses ridicules aux conseils des arts du Canada et du Québec et je les ai obtenues. Ainsi, j'ai reçu 15 000 \$ et j'ai investi 5 000 \$ de plus de sorte que le film n'a coûté que 20 000 \$.

Saviez-vous que les rapports entre les femmes et les hommes y prendraient une telle importance?

Je ne m'y attendais pas et c'est pourquoi j'y suis retourné, l'année suivante, après le tournage principal, pour filmer quelques scènes de plus. À cette occasion, j'ai apporté un téléviseur dans le bois et j'ai montré au groupe où j'en étais. Il y a eu de longs silences après la présentation. Depuis, par exemple,

mon oncle Maurice doit avoir vu le film une cinquantaine de fois. Dès que quelqu'un passe chez lui, il le lui montre! Ces gens-là sont fous de la chasse. Dans le film, on ne voit pas leurs résidences, mais, chez l'un d'entre eux, on compte bien 300 animaux empaillés dans le salon!

Dans La Saison des amours comme dans La Belle Visite, vous vous en tenez à un seul lieu, la forêt dans le premier cas, une résidence pour personnes âgées dans le deuxième. Aviez-vous filmé dans d'autres lieux?

J'ai filmé plusieurs choses que je n'ai pas gardées, particulièrement dans **La Belle Visite** où, jusqu'à une étape avancée du montage, on voyait la vie régionale, les pêcheurs, les agriculteurs. Je voulais me servir de ces images pour donner une bouffée d'air au film, mais, étrangement, cela l'alourdissait.

La Saison des amours a été votre école de cinéma.

C'est comme cela que je voyais ce film. Il a été présenté au cinéma Ex-Centris, dans quelques festivals et sur les ondes de Télé-Québec. Vu le faible investissement, ce film a été très rentable. Je sentais, pour la première fois, qu'on pourrait être touché par mes films, qu'ils seraient vus quelque part.

Pour votre deuxième film, La Belle Visite, vous avez bénéficié d'une résidence aux Films de l'Autre.

Je suis le premier à avoir eu accès à cette résidence. Des tuteurs m'ont accompagné tout au long du processus, ce qui m'a permis d'agir comme producteur, de comprendre où l'on peut aller chercher des fonds et à quoi ressemble un budget de film. J'ai été approché par deux producteurs dont j'ai refusé l'offre parce que je ne voulais pas faire une version de 52 minutes destinée à la télévision. Le projet me tenait à cœur et je suis encore trop jeune pour faire des concessions. Cela viendra plus tard, quand je ne

Le documentaire est arrivé un peu par hasard dans mon parcours. J'habitais la Gaspésie où il y a peu de comédiens professionnels. Rapidement, j'ai vu dans le documentaire la possibilité d'avoir de bons comédiens, des gens qui seraient incroyables à l'écran.



Photos : Jean-François Caissy et Nicolas Canniccioni

pourrai plus faire de demandes aux programmes destinés aux jeunes créateurs. De toute façon, je n'aurais pas pu tourner le dos aux Films de l'Autre. C'aurait été un total manque de savoir-vivre.

*Combien **La Belle Visite** a-t-il coûté?*

Tout près de 300 000 \$. Je n'ai approché aucune télé parce que je ne voulais pas faire de montage télé. On m'a posé plusieurs questions à ce sujet, particulièrement à la SODEC, mais on a compris que la télé ne constituait pas la meilleure plate-forme pour ce projet.

Une fois de plus, vous avez tourné en Gaspésie, à Carleton-sur-Mer.

J'habite maintenant Montréal et, comme je l'avais constaté au moment de tourner **La Saison des amours**, cette obligation de conduire pendant neuf heures en ligne droite pour me rendre sur le lieu de tournage me mettait dans un certain état d'esprit. En cours de route, j'ai constaté que tous mes réflexes de citadin tombaient et que je me rapprochais de la terre, de la simplicité, de la vie. Bien sûr, la raison principale de ce choix de tourner là-bas est mon attachement à cette culture, à cette région. Cela m'appartient. Il y a là quelque chose de viscéral.

*La présence de votre grand-mère à l'Auberge des Caps où vous avez tourné **La Belle Visite** a-t-elle été le point de départ du film?*

Je suis allé visiter ma grand-mère à la fin du tournage de **La Saison des amours**. Quand j'y suis entré, j'ai eu un déclic instantané, tout comme mon directeur photo, Nicolas Canniccioni. J'associais cette résidence à des souvenirs d'enfance, quand cela s'appelait Le Motel du ranch. Il y avait un bœuf brun et orange en plastique sur le toit de ce long motel situé près d'une falaise, face à la mer. Aujourd'hui, le lieu a quelque chose de triste et de paisible à la fois. La moyenne d'âge des résidents est de 85 ans. Certains ont même 95 ou 97 ans. Quand je m'y suis bercé en regardant la mer avec pour seul bruit le tic-tac d'une horloge, j'ai eu l'impression qu'à cet endroit, le temps s'était complètement arrêté.

Comment avez-vous convaincu les résidents d'accepter la présence d'une équipe de cinéma?

J'ai d'abord approché la propriétaire, Guylaine Blais, qui avait vu **La Saison des amours** et l'avait adoré. Avant d'acquérir cette résidence il y a 17 ans, elle était infirmière. Bien qu'elle ait eu tout à perdre, elle m'a tout de suite ouvert la porte parce que le sujet, la vie de ces personnes âgées, lui tient à cœur. Quant aux résidents, je crois que la présence de deux jeunes, Nicolas et moi, leur faisait du bien. Comme je m'attache facilement aux gens, le contact a été aisé, bien que deux ou trois résidents aient été récalcitrants au départ. Je leur ai expliqué ce que je voulais faire, mon intention de réaliser un projet artistique. On m'a fait confiance. La présence de ma grand-mère a certainement pesé dans la balance.



Comme elle était très fière de ce que faisait son petit-fils, elle a dû propager la nouvelle auprès des autres résidents. Heureusement, parce qu'elle aurait été une des plus difficiles à convaincre!

Je suis allé à l'Auberge deux ou trois fois avant le tournage, notamment pour faire des tests de caméra. Six mois se sont écoulés entre les deux premières visites et il a fallu tout reprendre à zéro. Chaque fois qu'on allait tourner, j'étais complètement démoli les deux premiers jours, tant la côte me semblait dure à remonter. Puis, au troisième jour, je recevais une tape sur une fesse d'une grand-maman. Après deux ou trois visites, quand on s'en allait, certains pleuraient. On nous demandait pourquoi on partait déjà.

La belle visite, c'était vous.

L'équipe de tournage. Notre présence leur faisait du bien. Ils savaient que nous n'étions pas méchants. Et puis, on connaissait qui j'étais, qui était mon père, puisque je suis de la région.

Comment avez-vous convaincu les différents partenaires financiers du film de s'associer à un documentaire sans personnage principal, sans musique, sans narration où, somme toute, il ne se passe à peu près rien?

J'ai d'abord approché les conseils des arts et mis de l'avant l'aspect exploratoire du projet. Le contexte

de création me permettait de prendre mon temps. La routine qui caractérise le lieu me servait, car je savais, par exemple, que chaque jeudi, on jouait au bingo ou qu'à midi moins cinq, tout le monde sortait de sa chambre pour aller attendre au salon que les portes s'ouvrent pour le repas. Cela me permettait de travailler la mise en scène en amont. Quand je parlais du film, j'abordais la vieillesse et je décrivais le lieu, un motel devenu une dernière résidence. Je disais que je ne voulais pas faire une série de portraits, que cela avait déjà été fait, mais plutôt aborder le film comme une fiction dont le personnage principal serait un groupe.

La Belle Visite est un documentaire d'observation minimaliste. Cette orientation était-elle là dès le départ?

Dans l'ensemble. Presque toutes les scènes tournées la première semaine sont dans le film. J'avais le désir de créer une expérience cinématographique, aussi je m'étais fait mon petit *Dogme* à moi pour me discipliner. Il y avait donc des choses que je ne pouvais pas faire. Cela représentait un défi et m'obligeait à me dépasser constamment. Le contexte de tournage me permettait de pousser à fond dans une direction, quitte à me planter. Pour la première fois, j'ai pu tourner en HD, ce qui m'a permis, notamment, de cadrer plus large. Je commençais à faire du cinéma.

Votre formation en photographie vous a certainement servi.

Le film est très photographique. La plupart des scènes se limitent à un plan, un cadrage, une position de caméra. Je voulais montrer le quotidien de ces gens quand la belle visite n'y est pas. Les résidents vivent relativement seuls. À l'occasion, des membres de leur famille viennent les chercher, ce que je ne voulais pas filmer parce que cela relève de la vie privée.

On se demande ce qui aurait pu remplacer cette scène finale.

Avant de faire le dernier bloc de tournage, le monteur, Mathieu Bouchard-Malo, m'a fait remarquer qu'il manquait une fin. J'avais déjà ce plan en tête, mais il n'était pas question d'amener une Steadicam en Gaspésie. Il a donc fallu trouver une solution



Photos : Nicolas Canniccioni

Pour faire entendre les résidents sans recourir à l'entrevue, vous filmez leurs conversations téléphoniques.

Les résidents passent beaucoup de temps à téléphoner. Le soir, ils appellent leur monde. C'est un de leurs rares contacts avec le monde extérieur, outre la télévision et la radio. Bien que je leur aie expliqué que je ne voulais pas faire d'entrevue, c'était difficile à comprendre pour certains, alors je les ai interviewés. Comme le tournage s'est étalé sur deux ans, j'arrivais assez bien à saisir leur état d'esprit. J'y suis allé huit fois et, chaque fois, j'y ai passé une semaine entière. Certaines personnes ont mis un an à s'ouvrir à moi. C'est en faisant preuve de patience que j'ai obtenu le plan de la fin, celui où l'homme fait le tour de la résidence. Cet homme et sa femme ont refusé d'être filmés pendant un an et demi jusqu'au jour où elle m'a demandé de l'aider à réparer un truc dans leur chambre. Au mur, j'ai vu la photo de leur petite-fille, avec qui j'avais étudié à l'école secondaire. En rentrant à Montréal, je l'ai retrouvée grâce à Google et lui ai demandé de convaincre son grand-père de me laisser le filmer quand il fait le tour du lieu. Il m'a alors accueilli à bras ouverts.

plus simple pour tourner ce plan de six minutes. Au montage, j'ai songé à ajouter une musique à partir de la moitié du plan jusqu'à ce que le monteur sonore, Hugo Brochu, me dise qu'il avait une proposition à me faire. Il avait déplacé la musique pour qu'elle n'apparaisse qu'au générique de fin! Ce plan résume tout le film. Au début, j'anticipais les réactions du public, maintenant je sais que c'est une des forces du film.

Le film dégage une certaine tristesse.

Il y a de la tristesse, mais j'y ai mis pas mal d'humour pour faire contrepoids. Le film est réaliste. Personne n'est heureux de vieillir. Depuis le tournage, la moitié des personnes filmées sont décédées. Le film amène les gens à réfléchir sur la vieillesse, celle de leurs parents autant que la leur. J'ai présenté le film au ciné-club de Carleton-sur-Mer en présence de certains des résidents et des membres de leurs familles. Il a pris alors une autre dimension. Tout le monde connaissait les gens à l'écran. Certains m'ont dit qu'ils avaient vu là des moments de la vie de leurs parents auxquels ils n'avaient jamais eu accès.

Le film a été sélectionné dans la section Forum au Festival de Berlin et est en compétition à celui de Nyon. Vous y avez vu personnellement.

Il le faut. Ce serait triste de travailler trois ans à un film qui se retrouve au fond d'un tiroir. **La Saison des amours** m'a permis de comprendre comment cela fonctionnait. Les programmeurs des grands festivals reçoivent des milliers de DVD. On m'avait dit que lorsqu'ils venaient à Montréal, ils ne regardaient pas les documentaires sur grand écran. J'ai beaucoup insisté pour que le programmeur de Nyon voie **La Belle Visite** en salle et je suis intervenu auprès de Téléfilm Canada pour que les programmeurs de Berlin le voient aussi en 35 mm. Ils l'ont beaucoup aimé. Berlin me semblait le bon festival pour lancer ce film. Quand on m'a appelé pour m'annoncer qu'il avait été sélectionné, je n'y croyais pas. J'ai même rappelé pour demander si c'était bien vrai.

J'ai tenu à ce que **La Belle Visite** soit gonflé en 35 mm pour qu'il soit présenté sur grand écran. Ce film est assez contemplatif. L'image y tient une place importante. La pellicule rend l'expérience totale. Et puis, il y a ce léger sautilllement de la pellicule à l'écran... Pour moi, la différence entre le 35 mm et le DVD est aussi marquée que celle entre entendre un orchestre symphonique en concert et écouter un enregistrement sur CD à la maison.

Le choix du 35 mm a aussi un coût.

Le gonflage a coûté 40 000 \$. J'y ai mis une partie de mon salaire de producteur. J'y croyais.

*Si aujourd'hui une télé vous proposait de diffuser **La Belle Visite**...*

Je serai bien content, mais je refuserais d'écourter le film ou de couper la scène finale. Qu'on me donne plutôt de l'argent pour faire un autre film! J'aimerais pouvoir travailler à un nouveau projet, mais la diffusion de **La Belle Visite** me demande encore quatre jours par semaine. Je ne crois pas tourner un autre film de cette façon. Dans ce film, le thème a imposé un rythme. J'ai toujours le goût de me produire, du moins en documentaire, avec Les Films de l'Autre où j'ai tous les avantages sans les contraintes. Mais je suis aussi attiré par la fiction. Il y a deux ou trois mois, j'ai eu un peu de temps et mis sur papier plusieurs idées. Court ou long métrage, je ne sais pas.

*Quel est le plus beau compliment qu'on puisse vous faire au sujet de **La Belle Visite**?*

Il me vient chaque fois qu'un spectateur, loin d'être dérouté, me dit, des jours après avoir vu le film, qu'il continue de le toucher. Peut-être parce que je me souviens de ce rapport d'analyse [NDLR: les institutions font régulièrement appel à des conseillers externes pour évaluer les scénarios] où l'on couvrait le projet d'éloges avant de soulever un doute quant au public qu'il pouvait intéresser. Peut-être se sont-ils trompés... ▀

